

LA GAZETTE

DE L'URS DE FRANÇOIS
RICHAUDEAU

COMPRENDRE | COMMUNIQUER | ENSEIGNER

**L'HÉRITAGE
FRANÇOIS
RICHAUDEAU**

Maquette réalisée par Maxime PLANTEY

AOÛT 2021



É R U T O

L'HÉRITAGE RICHAUDEAU

François Richaudeau a fait don de sa bibliothèque personnelle d'érudit, à la ville de Manosque, tandis que nombre de ses ouvrages didactiques et pédagogiques étoffent le fonds de la bibliothèque pédagogique de Sisteron et lui apporte une valeur ajoutée. C'est cependant sur le plan intellectuel que l'apport de ce chercheur est le plus important.

La notion de réseau, qu'il n'a cessé d'approfondir, constitue certainement le fil conducteur le plus fécond d'accès à la pensée de François Richaudeau et une clé de lecture de la plupart de ses écrits.

Cette notion traverse tous ses travaux de recherche et leur donne sa cohérence. C'est une démarche intellectuelle, exigeante et rigoureuse qui implique de penser l'objet d'étude qu'est l'écrit, de manière diachronique, dans toute sa complexité, c'est-à-dire dans la relation avec toutes les sciences humaines. François Richaudeau décrit une pensée en réseaux multidimensionnelle foisonnante, libérée. Cette pensée succède à la pensée linéaire, gutenberghienne et cartésienne.

Sémiologue de l'écrit, François Richaudeau, n'aura eu de cesse que de creuser sa réflexion sur les langages. Armé d'une vaste culture encyclopédique et de connaissances actualisées, il déconstruit un certain nombre de vérités qu'on pensait intangibles, dans le domaine de la lecture, du rapport oral/écrit, des processus d'écriture ou encore de la typographie.

Son intérêt pour l'écriture numérique s'inscrit dans une évolution des technologies de conservation et de transmission du langage qu'il a eu l'opportunité d'analyser dans son métier d'imprimeur, d'éditeur et de chercheur. Les transformations intervenues modifient nos modes de recours à l'écrit qu'il analyse dans l'un de ses derniers ouvrages : *Des neurones, des mots, des pixels** édité par son ami Yves Perrousseau. Ce qui le conduit à préconiser un grand coup de balai dans le fatras typographique et à mettre en pratique ses propositions, dans cet ouvrage qui revêt une forte dimension didactique en matière de communication par l'écrit.

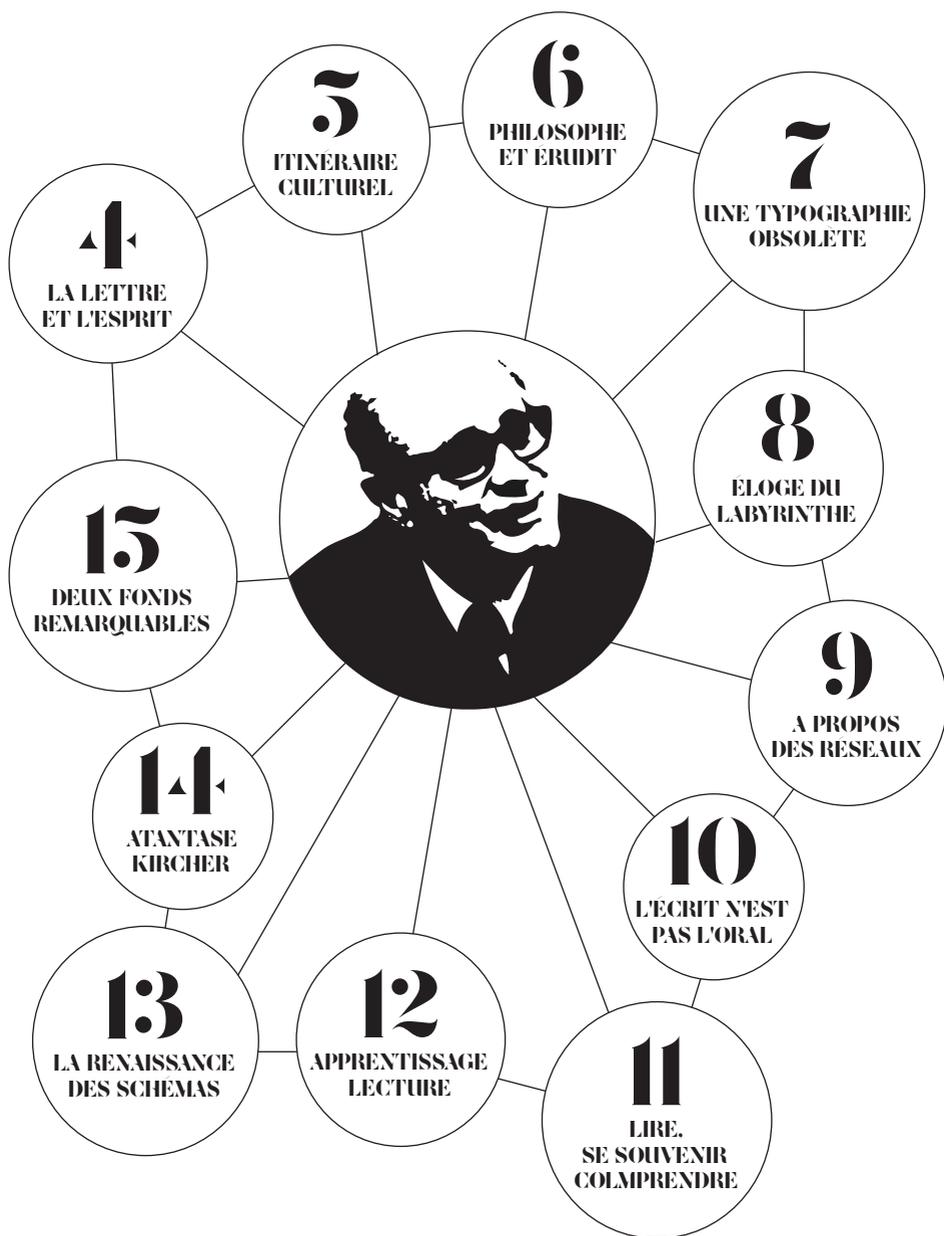
« La nature profonde de notre pensée n'est pas linéaire mais à base d'une mosaïque de réseaux dont les nœuds sont des objets mentaux porteurs de sens » écrit François Richaudeau. Il établit également un lien entre le réseau mental produit du cerveau (100 milliards de neurones) et les réseaux hypertexte et internet. A chaque fois, il illustre par des schémas clairs le processus de construction de la pensée et la transition vers l'écriture.

Cet héritage Richaudeau reste, en très grande partie, à fructifier par des relectures expertes, des colloques, des recherches et des productions que ses amis vont s'efforcer de favoriser.

Jean-Marie KROCZEK,
*Président espace pédagogique et
patrimonial François Richaudeau*

*Des neurones, des mots, des pixels François Richaudeau - atelier Perrousseau, éditeur, 1999

S O M M A I R E



LETTRE E L'ESPRIT

A T

Un extrait de la préface que Maximilien Vox avait écrit pour le premier livre de François Richaudeau « La lettre et l'esprit » paru en 1962. Toute la pensée de François était déjà là, en germe.

L'objet qui fut cinq cents ans le plus moderne du monde – le livre – peut-il continuer d'assumer l'avenir de la pensée, donc de la civilisation ?

De la réponse à cette question, François Richaudeau s'applique ici à dégager les éléments avec un regard neuf, et une complète absence de parti pris...

... Ingénieur, imprimeur, éditeur, homme d'affaires et d'action, Richaudeau est un esprit plein de verdure et de lucidité. Il se trouve à l'aise parmi les tenants de la prospective, les compagnons de l'École de Lure, les animateurs du groupe Planète, pour croire avec nous que l'homme ne l'a jamais eu si belle ; à la condition de ne pas ramener, la mutation, où tant de choses s'engagent autour de nous, à une stérile « querelle des anciens et des modernes ». Comme celle où risquent de s'enliser des progrès et les espoirs de la typographie française, qui avait pris un si brillant essor à partir de 1925. Si elle se trouve aujourd'hui à une sorte de point mort (nostra culpa !), c'est pour avoir mis l'accent, par excès d'enthousiasme, sur l'esthétique plutôt que sur la lisibilité. La lecture, tel est le point auquel ramène la pertinente étude de Richaudeau qui prend une valeur de manifeste...

François Richaudeau, à l'heure où il publie, se trouve devant un champ semé de nombreux privés de vie, de toutes écoles et de tout âge.

Il lui apparaît, comme à nous, que les cadavres les plus récents ne sont pas ceux qui sentent le meilleur. Et il nous suggère de reprendre aux origines, en partant de la seule base fondamentale, essentielle, incontestable, qui est LA LECTURE. Tout le monde est aujourd'hui d'accord sur ce point : les lettres sont faites pour composer des mots, les mots sont faits pour être LUS.

Aucun impératif doctrinal ni esthétique ne doit primer ce postulat : mais il implique des responsabilités autrement révolutionnaires. Il replonge dans une étude de la fonction réelle qui est autre chose que le fonctionnalisme. En remontant aux sources, il dégage les principes d'une typographie logique et théorique, qui se traduit par la mise-en-page foisonnante : un mot-clef.

Elle repose sur l'analyse logique du texte en vue de hiérarchiser les diverses ressources de composition (corps, graisses, justification, interligne) afin de mettre en valeur le message, et lui seul.

C'est-à-dire que Richaudeau accorde aux « tests de lisibilité, pour le choix des types de caractères,

une importance moindre que sir Cyril Burt, tout en reconnaissant la pertinence. En revanche, il se fonde largement sur les remarques révélatrices de Fernand Baudin concernant la « typographie avant la typographie » : l'analyse de l'authentique préparation d'édition subie par les manuscrits antérieurement déjà à l'imprimerie. Méthodes de calibrage et d'imposition qui dénotent, avant le plomb, de prodigieuses richesses d'imagination disciplinée en faveur de cette lecture à plusieurs degrés, dont commencent déjà à se réclamer nos manuels scolaires.

Cette imagination d'avant la machine, il n'y a pas de raison, pense François Richaudeau, qu'elle ne s'applique pas présentement à l'usage de la machine – fût-ce la photocomposeuse, fût-ce l'ordinateur.

A une condition : que ceux qui l'appliqueront redeviennent des lettrés dans tous les sens du mot. Le graphiste doit apprendre techniquement à lire, aussi bien que le compositeur et que le programmeur. C'est à ce vaste et profond rebrassage des fonctions que ces pages convient notre monde de l'imprimé futur en gestation.

Son appel s'adresse, par-delà, à tous les auteurs, le lecteur moyen – mais plus encore – à ceux qui jadis lui fournissent en premier ses lois, ses doctrines et ses disciplines : les universitaires.

La conclusion si claire et si ferme de Richaudeau en faveur de la « typographie foisonnante » risquerait d'être perdue si elle n'était d'abord entendue de nos Facultés de lettres et Sciences Humaines, de nos professeurs et diplômés de l'enseignement supérieur. Ils sont les héritiers directs de ces clercs, dont on ne peut nier qu'ils aient quelque peu « trahi », au déclin de la Renaissance, en abdiquant entre les mains des techniciens et des commerçants le privilège de donner à la chose imprimée une direction éclairée.

Le moment est venu, inespéré, de voir l'Université, les docteurs ès lettres ressaisir leur pouvoir, en remettant au programme des grands enseignements la matière sur laquelle ils ont juridiction morale : la grammaire d'une typographie à la fois logique, expressive, opérationnelle.

Que de portes ouvre ce livre de bonne foi, cher Richaudeau.

Il autorise, chez les vétérans dont je suis, une espérance égale à celle du vieillard Siméon : fasse qu'il soit donné à nos yeux de contempler l'avènement d'une typographie française ORDINAIRE !

Maximilien VOX

Préface de « La lettre et l'esprit » 1962
PRÉSENCE PLANÈTE



C'est à un colloque dans un village de Haute Provence, réunissant des maîtres en graphisme qu'a débuté mon itinéraire de chercheur. Il était alors question de lisibilités typographiques. En toute innocence, j'entrepris des recherches et des expériences qui montraient que tous les caractères étaient également lisibles. Mais les observations sur les sujets que je testais révélaient entre eux, de grandes différences dans leurs comportements et leurs performances. Ce qui me conduisit à la réalisation de l'ouvrage de Lecture rapide qui porte mon nom.

Travaux suivis de nouvelles expériences qui seront à la base de méthodes de perfectionnement de la lecture, chez les élèves de l'école primaire et inspireront des méthodes d'apprentissage de cette même lecture. Si les lisibilités des caractères étaient donc toutes identiques, il n'en était pas de même des lisibilités des phrases données à lire aux cours de mes expériences, et les résultats de celles-ci allaient contre un certain bon sens ainsi que des convictions de la plupart des enseignants et professeurs de français.

Les phrases courtes n'étaient pas systématiquement les plus lisibles, tout comme les phrases à structures énumératives. À l'inverse, des phrases à la structure complexe avec ces mots outils de subordination tels : que, qui, quoi, donc... se révélaient les plus efficaces et les mieux mémorisées. L'explication tenait à la vraie nature du processus de lecture qui n'est pas une suite de déchiffrements de mots, les uns à la suite des autres, mais, un véritable processus de production de sens qui peut être facilité par certaines constructions stylistiques.

Je poursuivais ces recherches par des analyses de stylistique quantitative sur les phrases de quinze auteurs : d'Harlequin, Simenon...Descartes et Proust. Et tentais de proposer pour chaque auteur un profil psychologique issu de ses caractéristiques stylistiques. Avec quelques surprises ainsi contrairement à mes attentes, les phrases de Descartes se révélaient plus longues que celles de Proust.

Je pourrais également citer mes travaux sur une typologie des schémas incluant évidemment, les propriétés des réseaux. Et, évoquer les caractéristiques du véritable langage oral fondamentalement différent de celles du langage écrit.

Et, j'aurais pu aussi citer longuement Paul Valéry ce précurseur des sciences du langage ; traitant longuement de ses rapports, avec les réseaux écrivant par exemple :

« Le réseau définit l'ensemble du possible dans une phrase donnée », Et lui si méticuleux dans l'écriture de ses poèmes écrivait à propos du plus célèbre « le cimetière marin » : « Il n'y a pas de vrai sens d'un texte. Pas d'autorité de l'auteur, quoiqu'il ait voulu dire, il a écrit ce qu'il a écrit. Une fois publié un texte est comme un appareil dont chacun peut se servir à sa guise et selon ses moyens : il n'est pas sûr que le constructeur en use mieux qu'un autre »

Propos qui prolongent en l'élargissant, notre conception du processus de lecture. Ce qui me permet en toute modestie de terminer cet article en souhaitant à chacun d'entre vous, d'en tirer des réflexions personnelles originales, voire des critiques.

François RICHAUDEAU,
Lurs 2012

PHILOSOPHE ET ÉRUDIT

Un extrait d'un article de « La Marseillaise » paru en 2011 qui met l'accent sur la pensée philosophique de François qui, souvent, est à rapprocher de celle d'Edgard Morin et d'autres de la « complexité » ou de la « systémique »

Un cheminement intellectuel hors-norme

On est très vite happé par la personnalité et la conversation de François Richaudeau, érudit aux multiples casquettes : à la fois philosophe, typographe, linguiste et pédagogue.

Dans les années 70, François Richaudeau crée le Centre d'études et de promotion de la lecture, qui a notamment pour vocation d'étudier le comportement des lecteurs en fonction non seulement du style de l'auteur, mais aussi de la typographie utilisée.

Partant de ces recherches, le philosophe bas-alpin d'adoption a publié plusieurs ouvrages concernant l'apprentissage de la lecture rapide et les écrits à vocation pédagogique ; il a en outre fait des recherches sur des auteurs tels que Proust, Simenon ou Descartes avec des conclusions singulières sur les causes psychologiques du style littéraire.

Après avoir travaillé sur la mémoire et l'élaboration d'une méthode destinée à améliorer celle-ci, François Richaudeau s'est intéressé au rapport entre le langage et la pensée. Son dernier ouvrage paru, *Des neurones, des mots et des pixels* s'est penché sur cette problématique tout en explorant le rapport entre le langage écrit et la langue orale, ainsi que sur les conséquences que peuvent avoir les nouvelles technologies de l'information sur notre civilisation de l'écrit.

Mais François Richaudeau n'en reste pas là ; il est en ce moment sur un nouveau projet à paraître prochainement : *Façons de*. « Il s'agit d'une série de textes présentés sans ordre logique, classés aléatoirement mais en trichant un peu », confiait-il de façon espiègle, « où je traite des façons de penser, en ce qui concerne ma théorie des réseaux mentaux, de se souvenir, en évoquant des personnes qui ont marqué mon existence et de s'interroger, où je livre des questionnements sans réponse sur des questions philosophiques et spirituelles ».

L'unité, expression de l'universel « Le cerveau humain est l'objet le plus complexe de l'univers », rappelle François Richaudeau. Une complexité inouïe qui se trouve être la pierre angulaire de la théorie du philosophe de Lurs, fondée sur les schémas en réseaux.

Cette théorie des réseaux, qui est à la base de la neu-

rologie moderne, François Richaudeau la trouve à travers de ses lectures, notamment celle d'un humaniste allemand du XVIII^e siècle, Athanase Kircher, précurseur en la matière : « *Il est le premier à avoir théorisé les réseaux afin de comprendre comment fonctionne l'intelligence humaine* », commente François Richaudeau.

D'un réseau à d'autres...

Le cerveau humain est composé de plus de cent milliards de neurones ; dès la naissance, d'innombrables connexions se créent entre elles, au fur et à mesure que l'individu apprend à se confronter avec le monde. Chaque neurone est souvent connecté à plus de dix mille autres : tout dépendra de la qualité de l'éducation.

« *Je suis sceptique quant aux théories qui veulent que la pensée découle du langage* », avance François Richaudeau, pour qui « la pensée non verbale préexiste et est ensuite formulée en mots et en phrases ». Et d'interroger : « *Si tel n'était pas le cas, pourquoi cherchons-nous parfois nos mots pour exprimer une pensée ou alors pourquoi peut-on exprimer une même pensée avec une formulation différente ?* ».

Car tel est le sens de l'ouvrage de François Richaudeau, *Des neurones, des mots, des pixels* : éclaircir le rapport entre le réseau biologique du cerveau, siège de la pensée et le réseau du langage, presque aussi complexe : ce réseau tissé des relations entre les mots, leur forme, leur sens, mais aussi des relations qu'ils entretiennent entre eux dans les phrases, les textes et les œuvres littéraires.

... jusqu'au réseau global

En analysant les rapports entre le langage et la pensée, la langue écrite et la langue orale, François Richaudeau se garde bien d'établir des vagues généralités : « *On ne peut considérer les modes de lecture en dehors de leurs environnements technique, économique et culturel* », argumente-t-il pour mettre en exergue l'actuelle révolution informationnelle.

« *Les théories pédagogiques sont souvent une question de modes* », poursuit M. Richaudeau en flétrissant la mode de l'audiovisuel : « *C'est ainsi qu'on a décrété la mort de la culture écrite au profit de ce dernier. Or, à rebours de ces opinions couramment admises, l'informatique et Internet vont apporter une revanche de l'écrit, même si les supports et la façon de lire ont changé* ».

La Marseillaise
Mai 2011

UNE TYPOGRAPHIE OBSOLETE

François Richaudeat est sans doute un des grands penseurs de la typographie de la fin du XX^e et du début de ce siècle.

UN CODE TYPOGRAPHIQUE OBSOLETE

C'est en 1928 que paraît le premier Code typographique, destiné à unifier les présentations typographiques des textes à imprimer. Or, en un quart de siècle, la production et la consommation de ces textes ont profondément évolué. Au professionnel, composant de lourds et fragiles assemblages de lettres en plomb a succédé le plus souvent l'amateur frappant sur les touches de son micro. Et à une lecture studieuse et intégrale de textes relativement rares ont succédé - face à l'inflation de ces derniers - des modes de lectures variés allant jusqu'au zapping linguistique. Notre vocabulaire a très sensiblement évolué - et c'est le propre de toute langue dite précisément vivante ; mais c'est le même code - quasi inchangé - qui est officiellement toujours en vigueur. Un code appliqué systématiquement, intégralement et sans aucune tolérance par des metteurs au point et correcteurs professionnels.

Trop complexe : sait-on qu'il vous faudrait connaître plus de 1500 règles particulières, pour l'appliquer correctement. Sait-on qu'il existe 6 valeurs d'espaces (ou blancs entre les signes) applicables dans 13 cas différents. Et qui d'entre-nous aura perçu ces subtilités ?

Incomplet : ignorant par exemple l'existence, et donc les emplois intelligents des caractères gras et des caractères soulignés.

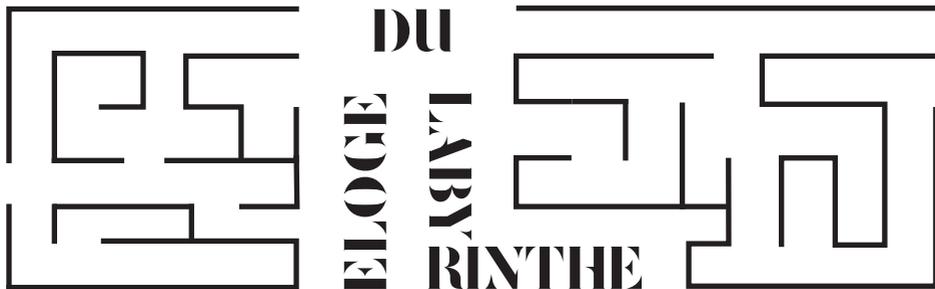
Sans tolérance : substituant ainsi à votre « Par contre » un « En revanche », au mépris, par exemple de l'opinion d'André Gide.

Remplaçant « Neuf à dix mille objets » par « Neuf mille à dix mille objets » comme si le lecteur était un demeuré. Et bien entendu, toujours sans l'accord de l'auteur.

Fourmillant d'incohérences : collant le point (signe faible visuellement) à la dernière lettre de la phrase précédente, mais faisant précéder le point d'exclamation ou d'interrogation (signes plus visibles) par un blanc. On pourrait souhaiter - surtout dans les textes d'information, souvent lus en « écrémage » - que la phrase soit mieux repérable au sein d'un texte compact en tant qu'unité capitale de lecture. Ces quelques cas relevés parmi une multitude d'autres devraient militer en faveur de l'adoption d'un nouveau Code typographique, plus simple, plus rationnel, mais aussi plus tolérant.

C'est tout cela qu'analyse et propose François Richaudeat dans la revue Communication et Langages (n°115). Tout en prônant le maintien des services d'un correcteur si possible professionnel, l'auteur étant en général le lecteur le plus mal placé pour déceler ses erreurs mais - on l'aura compris - un correcteur compréhensif et affranchi de règles obsolètes.

François RICHAUDEAU
Gazette n° 10



ELOGE DU LABYRINTHE

François Richaudeau a souvent abordé la notion de labyrinthe qui pour lui est une des façons de penser, de raisonner.

L'ouvrage s'intitule *Chemins de sagesse*, avec en sous-titre *Traité du labyrinthe*, écrit par Jacques Attali¹. L'auteur nous révèle l'existence de labyrinthes dans les cinq continents : de la Crète avec la légende du Minotaure, à la cathédrale de Chartres et au Tibet avec les mandalas ; au cours de tous les siècles : de l'Égypte et de Babylone au réseau virtuel d'Internet. Et surtout, il tente de décrypter un secret commun à toutes ces structures, métaphores du cosmos et du destin de l'humanité dans l'Antiquité et encore au Moyen Âge. Mais à l'opposé du multiple, du tortueux, du cyclique, « la verticalité et la ligne droite », figures du monothéisme juïque, vont s'imposer en Occident. Et la philosophie bientôt rejoindra la théologie, notamment avec Descartes qui, dans le Discours de la méthode, recommande aux voyageurs « égarés en quelque forêt » de ne pas « errer en tournoyant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent... car par ce moyen... ils arriveront au moins à la fin de quelque part où, vraisemblablement, ils seront mieux que dans le milieu d'une forêt. » Lumineuse métaphore, et dorénavant le « raisonnable » chasse la courbe, le complexe, le multiple, l'ambigu, le redondant. Et - oh, dérision ! - les labyrinthes ne seront plus que ces jardins tracés pour se prêter aux jeux des libertins ; puis les attractions des fêtes foraines à l'usage du bon peuple. Mais ils re-

viennent maintenant en force dans notre monde moderne : qu'on songe aux nœuds autoroutiers à la sortie de grandes métropoles - telle Francfort, où toutes les stations-services qui pourraient servir de point de repère sont identiques, et où l'automobiliste perdu croit revenir toujours au même endroit. Ou encore au métro, ou même aux rayons d'une grande surface. Et plus intellectuellement en science, en économie, en philosophie. Et, Attali nous affirme que « ceux qui en auront redécouvert patiemment les secrets, [...] sauront traverser les forêts de l'avenir. » Nous égarons-nous par rapport aux thèmes de ce bulletin ? Pas tellement. En psychologie, la recherche d'un souvenir au sein de la mémoire à long terme, avec ses culs de sac, ses voies de traverse, puis le guidage grâce au fil d'Ariane issu d'un itinéraire antérieur, s'apparente au parcours dédalique. Et en pédagogie, les méthodes modernes dites - selon l'expression de Papert 2 - du « constructionniste », s'appuient sur des structures mentales en labyrinthes. À l'opposé de « l'instructionniste », cet enseignement par la « ligne droite verticale » imposée, cette pédagogie valorise la pensée concrète et le bricolage mental : l'élève passant par les étapes du désir, de la recherche, du tâtonnement, de l'erreur, de la découverte, pour aboutir à son but : comprendre et mémoriser.

1. Éditions Fayard, 1996.

François RICHAUDEAU
Gazette Lurs n°4 - 1998



On les rencontre partout :

- de la construction d'une phrase complexe
- au plan du métro parisien
- à un annuaire téléphonique
- à la structure de google
- et au cerveau humain

Et aussi en mathématique avec par exemple le treillis de Boole aux propriétés remarquables.

Chacun de ces réseaux étant constitué par un ensemble de points et de fils, chaque point appelé nœud est porteur d'une information, il est relié à plusieurs autres nœuds par une série de fils, les uns transmettant l'information à d'autres nœuds, les autres en sens contraire recevant des informations issues d'autres nœuds.

D'autres types de schémas pourraient prétendre à la même fonction mentale de production d'informations originales : la ligne porteuse d'enchaînements de nature logique et mathématique à la façon des propositions de René Descartes. Mais ignorant la complexité de toute structure mentale et produisant des raisonnements erronés comme ceux de Descartes qui s'est trompé dans la quasi-totalité de ses recherches dans les domaines scientifiques.

Autre système, l'arbre montant générant à partir d'une entité originelle un tronc porteur de branches, chaque branche porteuse de rameaux chaque rameaux porteurs, de ramilles... Branches, rameaux et ramilles porteuses d'informations de plus en plus particulières engendrées les unes par les autres. La structure est terriblement séduisante, mais elle inclut une erreur profonde de raisonnement. En effet chaque information d'un n ème degré n'est générée

(directement verticalement) que par une précédente information d'un degré M moins 1. Sans autre communication possible (horizontale) avec une information issue d'autres branches voisines ... ramilles

Structure séduisante pour décrire et justifier les systèmes philosophiques, religieux, Politiques. Mais dangereuse car chaque nouvelle information se présente (verticale) comme déduite naturellement de l'information précédente de même essence et sans liaison (horizontale) transmise par d'autres rameaux...et porteuse de commentaires ou de critiques.

Revenons au réseau dont la structure souple permet de multiples communications entre des nœuds, atomes d'informations autorisant des relations verticales et horizontales. Commentaires, enrichissements, oppositions...

J'ai parlé plus haut de notre cerveau peut-être le réseau le plus complexe de notre univers, porteur de plusieurs milliards de nœuds constitués par des neurones, certains de ceux-ci pouvant communiquer avec dix mille autres.

En isolant sur la toile mentale, les circuits impliqués par un sujet, phrase...paragraphe... recherches. On pourrait ainsi obtenir un schéma décrivant les relations entre les objets concernés.

Ce genre de réflexions ne pourrait-il pas inspirer des recherches en psychologie pratique et plus particulièrement en pédagogie ? Utopie ?

François RICHAUDEAU



Dans la gazette, François Richaudeau est très souvent revenu sur cette notion. Je pense que cet article est le plus « philosophique ».

Un texte écrit n'est-il que la simple transposition du message oral qu'il visualise ?

On pourrait le penser en suivant depuis Saussure les linguistes modernes structuralistes. Et dans ce cas le passage d'une civilisation de l'oralité à celle de l'écriture aurait peu d'impact sur nos modes de pensée. Ce que conteste l'ethnolinguiste Jack Goody dans son dernier ouvrage *Entre l'oralité et l'écriture (P.U.F.)*.

Il appuie notamment cette thèse sur les résultats d'une démarche originale, comparant langages (et pensées) oraux et écrits, non pas entre des civilisations différentes, et à des époques successives, mais sur un même peuple contemporain qui est passé en quelques années d'une civilisation de l'oralité à celle de l'écriture : les LoDagaa et les Gonja du nord du Ghana.

Le chercheur y a séjourné deux ans, puis y est retourné à plusieurs reprises. Ses observations confirment sa thèse d'une « autonomie » de l'écrit. Il minimise le rôle de la mémoire dans les cultures orales, affirmant qu'une longue mémorisation mot par mot se présente comme une adaptation au texte écrit et n'apparaît pas dans les milieux culturels de l'oral. Remontant à l'antiquité gréco-romaine, il montre que -contrairement à ce qui est parfois dit « l'Art de la mémoire » des rhétori-

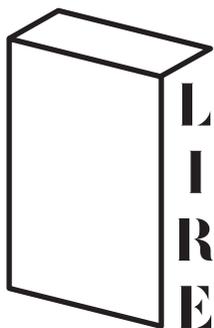
queurs à été inventé par une société qui connaissait l'écriture, étant basée sur cette écriture.

Rappelons que les analyses stylistiques poussées de L'Illiade et l'Odyssee montrent que les épopées que déclamaient Homère étaient préalablement écrites. Je reprends ici quelques-uns des traits distinctifs du langage écrit par rapport au langage oral :

- tendance à se servir de mots plus longs
- usage plus fréquent des verbes par rapport aux noms
- vocabulaire plus varié
- moins de pronoms personnels
- structures sémantiques et syntaxiques plus élaborées
- préférence pour des constructions subordonnées plutôt que coordonnées
- méthode plus délibérée d'organisation des idées
- élimination préférentielle des faux départs, des répétitions, des digressions et autres redondances.

Alors ne nous laissons pas, en enseignement, céder à une sorte de démagogie (couverte par les affirmations erronées de certains linguistes) en faveur de la langue orale. Sans ignorer ni mépriser celle-ci ; à chacune ses usages. Mais quoi de plus stimulant et éclairant que des exercices -par exemple avec magnétophone et traitement de texte- de transformation de l'oral spontané en écrit élaboré... et inversement.

François RICHAUDEAU



SE SOUVENIR



Cette interview a été réalisée en 2011, un an avant son décès. Extrait d'une interview sur le site « Agence du livre - PACA ».

Thierry BACCINO : Que pensez-vous de la nouvelle forme de présentation des textes sous la forme d'hypertexte ?

FR : La construction du texte doit s'adapter aux processus de lecture au sens large du mot, c'est-à-dire de production de sens. Si l'on se place dans le contexte de la lecture partielle (ou de recherche) d'un livre papier, vous allez le feuilletter pour sélectionner les informations qui vous conviennent. Vous aurez alors des titres courants et des intertitres qui seront tous à la même hauteur et votre regard se déplacera toujours à l'horizontal. Par contre, si l'ouvrage que vous lisez se trouve sur Internet et s'il a été conçu dans cette optique, votre recherche sera de nature verticale. Et dans ce cas, les alignements typographiques et les alignements de mise en page ne doivent pas être en fonction d'une lecture horizontale mais verticale. Je considère donc que la structure de la mise en page devrait être fondamentalement différente, ce qui je crois n'est pas encore souvent le cas.

Dazibao : Ces nouvelles constructions du texte vont-elles changer les rapports à la lecture ? Vont-elles changer nos perceptions et notre compréhension ?

FR : Cela dépend de ce que l'on appelle la lecture... Si par la lecture on entend la production du sens selon une structure linéaire, alors là pas tellement. On lisait les textes de Gutenberg comme on lisait les manuscrits ; là où ça a vraiment changé, c'est en l'an Mille, quand les blancs entre les mots sont apparus, ce qui a permis d'isoler facilement les mots et les structures linguistiques et sémantiques. Mais si nous passons de la lecture intégrale à des lectures actives compte tenu de nos besoins de connaissances alors là, il y aura sûrement une évolution connexe de la mise en page avec des règles typographiques beaucoup plus complexes. Mais nous n'en sommes qu'au début. Les typographes avaient mis en place des règles empiriques qui marchaient ; mais la liberté éditoriale apportée

par les traitements de texte a tendance à effacer cette structuration de l'imprimé : ce qu'on voit maintenant sur Internet, c'est surtout l'absence des typographes. Si on n'a pas cette culture de la mise en forme du texte, on peut réellement handicaper le lecteur dans sa compréhension. Prenons un exemple concret : je fais une liste. Je peux mettre des puces, je peux mettre une numérotation, etc. Mais il ne suffit pas de mettre des puces ou une numérotation : il faut aussi que cela corresponde à une certaine logique sémantique, à des niveaux de hiérarchisation qui soient cohérents.

FR : Il y a aussi des règles de mise en page qui dataient. Je me souviens des imprimeries il y a très longtemps (avant même le passage à la photocomposition), où l'on conservait dans la réserve toutes les pages de plomb pour une réimpression éventuelle... Vous ne pouviez constituer la table des matières qu'au moment où vous arriviez à composer la dernière page ; d'où sa position à la fin de l'ouvrage... Maintenant on y arrive quand même la table des matières doit être placée en tête de l'ouvrage. De même pour les notes marginales : la contrainte du plomb a fait que l'on a pris l'habitude de les placer à la fin du chapitre ; mais maintenant que la contrainte a été levée et que le traitement de texte permet facilement de placer les notes en marge à la hauteur de la ligne à laquelle elle se rapporte, on voit encore beaucoup d'éditeurs continuer à les placer en fin de chapitre. (...) Je me suis heurté, pour certains ouvrages que j'ai publiés, aux préjugés et au conservatisme des typographes ; par exemple, dans le cas de la lecture sélective, il serait aisé de faciliter la recherche des mots les plus importants en les composant en gras, ou en italiques - je dirais même que la marque la plus efficace, c'est le souligné ! Mais les soulignés, la plupart de mes amis typographes n'aiment pas ça : ils les répugnent - parce que dans la règle typographique, qui date de presque un siècle, le souligné n'existe pas... Et pourquoi ? Parce qu'à l'époque du plomb, on ne pouvait pas en placer !

Agence regarde du livre PACA, 2016

APPRENTISSAGE LECTURE

Monsieur le Ministre de l'Éducation Nationale, on vous a trompé à propos de l'apprentissage de la lecture. Ainsi quand on vous incite à déclarer que : « La méthode globale d'apprentissage de la lecture est clairement prohibée. »

1° Parce que la méthode globale, inventée par le docteur Decroly, il y a presque un siècle n'est pas enseignée dans les écoles françaises depuis de nombreuses années. Rappelons sa pratique « Au lieu de partir de la lettre, on part de la phrase. La phrase a une forme, c'est un dessin que l'enfant reconnaît globalement et dont il comprend le sens. Peu à peu, on lui montre qu'il y a des mots communs dans des phrases différentes. Il apprend ainsi les syllabes, puis les lettres. »

2° Parce que sous ce nom « globale » on vous présente des méthodes fondamentalement différentes, mais opposées aux thèses à la mode de certains psychologues dits cognitivistes qui ne voient essentiellement dans le processus de lecture qu'un déchiffrement de nature phonatoire. Et comme leurs tests privilégient cette conception, ce seront évidemment les élèves qui ont suivi leur méthode qui auront les meilleures performances à ces tests. C.Q.F.D. Et tant pis pour ceux qui annoncent correctement un texte sans en comprendre son sens ; cas de certains sujets dits « illettrés ».

Faisons alors cette expérience : en demandant à un sujet - adulte ou élève - de lire à haute voix un texte dans une salle éclairée artificiellement ; puis on coupe la lumière ... et le sujet continue d'articuler à haute voix quelques mots. Ce qui prouve que sa lecture dite orale était la répétition d'une lecture première, visuelle et silencieuse. Je n'entends pas pour autant interdire la lecture à haute voix, mais je pense que c'est une erreur pédagogique que de confondre (et privilégier) un déchiffrement de sons portés par des lettres avec la compréhension portée par ces lettres.

D'autres méthodes prétendent donner toute son importance au sens ; sans pour autant ignorer le phonatoire. Et comme un jeune enfant est stimulé si - dès les premières journées - il comprend ce que lui apporte cette lecture - surtout si les mots et les phrases découverts (tes) correspondent à son environnement social et culturel.

Veillez agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de ma très haute considération

François RICHAUDEAU
Gazette de Lurs n°17

HUMBLER

Des erreurs scientifiques au plus haut niveau

Il y a un demi-siècle, le prix Nobel Jacques Monod affirmait avec autorité qu'il ne pouvait exister dans notre monde d'autres planètes porteuses d'organismes vivants.

De nos jours, la quasi-totalité des astronomes pensent que la probabilité d'existence de lointaines planètes habitées par la vie est très forte.

Plusieurs décades auparavant, un autre prix Nobel, Albert Einstein, recevait d'un abbé belge Georges André Lemaire, astrophysicien et mathématicien, un mémoire prouvant par une argumentation mathématique l'expansion de notre univers ; il lui répondit sèchement que son étude ne présentait aucun intérêt. Et ce n'est que plus tard, après le retentissement des travaux d'Edwin Powell Hubble qui confirmait les thèses de l'abbé Lemaire, qu'avec une certaine élégance il lui écrivit à nouveau pour reconnaître son erreur initiale.

Et l'on pourrait multiplier des exemples d'erreurs au passif de grands savants.

Des erreurs, dont par exemple des professeurs au prestigieux Collège de France, ne sont pas à l'abri. Et si c'était le cas de Stanislas Dehaene, auteur de *Les Neurones de ta lecture* qui, à partir d'expériences d'imagerie cérébrale sur des signifiants de mots isolés, en tire des conclusions aventureuses sur le processus de lecture !

Oubliant qu'il ne décrivait qu'une partie élémentaire de celui-ci, la lecture mettant en jeu d'autres facteurs importants, ce qui le conduit à des conclusions erronées sur l'apprentissage de la lecture.

Un peu de prudence et d'humilité, Monsieur le Professeur !

François RICHAUDEAU, *Façon de ...Édition Gazette de Lurs 2012*

LA | RENAISSANCE / \ DES SCHEMAS / \

Les ouvrages du Moyen Age et de la Renaissance étaient fréquemment illustrés de schémas, parfois d'ailleurs fort beaux ; puis ce genre d'illustration disparaît presque pendant près de quatre siècles. Quatre siècles du règne d'une pensée (néo)cartésienne « cerveau gauche », unidimensionnelle, où l'enchaînement linéaire des suites de mots et de phrases prétendait représenter le fonctionnement de notre esprit. Nous savons maintenant que les choses sont plus complexes, qu'un effet résulte généralement de plusieurs causes, et que chaque cause génère plusieurs effets ; toutes relations qui demandent assez souvent pour être : soit mieux expliquées, soit résumées l'assistance d'une représentation visuelle à deux dimensions claire et épurée : soit d'un schéma. Et l'on rencontre de plus en plus souvent ce type de figure dans les journaux, les revues, les livres, les rapports, les colloques, en enseignement, à la télé, sur l'écran du micro ... Mais il existe à ce jour peu de travaux théoriques et pratiques sur ce sujet ; et qui pourraient servir de base à l'enseignement, à la construction et la lecture efficaces de ces schémas. Et d'abord en premier lieu faudrait-il répertorier les différents types de schémas, pour ensuite appairer chacun d'eux aux matières, aux médias et aux cibles qui leurs correspondent le mieux. Puis composer chacun d'eux en fonction de critères de hiérarchisation des informations, de lisibilité ; et - pourquoi pas - d'esthétique... Nous comptons aborder et développer ces questions au cours des prochains numéros de la présente Gazette...

Plusieurs fois François Richaudeau a traité des schémas dans d'autres Gazettes. En 2002, il m'a confié le manuscrit d'un projet d'un livre « Concevoir, réaliser et lire des schémas visuels ». Ce livre n'a jamais été publié. Voici ce qu'il écrivait dans l'introduction.

La première est la publication de mon dernier ouvrage, Des neurones, des mots et des pixels,

où je montre comment des facteurs à la base de notre langage écrit contemporain sont le fruit de nos structures neurophysiologiques et de notre environnement social et informatique. Poursuivant alors ma quête d'une communication moderne efficace, il était normal que je m'intéresse à ce complément - et parfois substitut - de l'écrit ; le schéma. Ce qui m'a permis en outre, de retrouver à la base des mécanismes des créations et des lectures des schémas, plusieurs des grandes lois que j'avais révélées à propos de l'écrit.

La seconde réside dans ma participation à une série de réunions, de colloques consacrés à l'étude de ces schémas. Ces réunions, ces discussions, mes rédactions de plusieurs articles, mes conférences, m'ont appris beaucoup et m'ont conduit aux réflexions, aux recherches, qui sont à la base de ce livre...

... Je conçois le schéma comme une représentation visuelle à deux (généralement) dimensions, faisant ressortir la (ou les) structure(s) d'un sujet parfois complexe et permettant alors de comprendre plus rapidement, et parfois mieux que la lecture d'un texte. En outre, il se distingue d'une image classique par plusieurs caractéristiques :

- Les proportions peuvent en être volontairement changées.
- Certains détails peuvent être éliminés pour en simplifier la lecture.
- D'autres renforcés pour en faire ressortir leur importance.
- Des signes ou symboles graphiques conventionnels (traits, flèches ...) sont fréquemment ajoutés pour révéler des relations que le caractère linéaire d'une version écrite ne peut pas toujours faire apparaître directement...

François RICHAUDEAU

ATHANASE
KIRCHER

1601
—
1681

Le plus jeune fils d'un prince germanique, élève sérieux et doué. Apprenant le grec et l'hébreu chez les Jésuites, étudiant et les sciences physiques et la philosophie dans les Universités allemandes, il est ordonné prêtre chez les Jésuites. Protégé par le Pape Urbain VIII, il est installé pour le reste de sa vie au Vatican. Les quelques quarante livres qu'il écrira touchent les mathématiques, l'astronomie, la musique, l'acoustique, l'archéologie, la chimie, l'optique, la médecine, sans parler des langues orientales, de volcanologie, et d'autres sujets curieux et moins scientifiques, la Kabbale, l'occultisme... Maître des cent arts dès qu'il touchait à la géographie, il trouvait les sources du Nil, indiquait l'endroit où se trouvait l'Atlantide. S'il se mêlait d'astronomie, il trouvait un cratère sur la lune, observait des taches solaires... Ses livres fourmillent d'intuitions et d'hypothèses diverses dont il laissera à ses successeurs la tâche de les confirmer ou infirmer. Souvent comparé à Léonard de Vinci, à son époque, ce génie encyclopédique est appelé dans toute l'Europe le « *Maître des cent savoirs* ». Sa renommée culturelle dépasse celle de René Descartes, mais concernait un public moins instruit mais plus étendu. En matière d'égyptologie, il serait parvenu à traduire les hiéroglyphes, deux cents ans avant Champollion. C'est le souvenir d'échec dans ce domaine qui est le plus connu, et j'ai la bonne fortune de posséder dans ma bibliothèque quatre ouvrages du Jésuite : l'un sur le magnétisme, deux sur l'égyptologie et le dernier sur les mécanismes d'élaboration de la pensée.

Je n'ai pas analysé le premier, on sait les erreurs véhiculées dans les deux autres. Le dernier, consacré à des combinaisons mentales méritait un examen particulier. Après les théories du philosophe médiéval Raymond Lulle concernant les mécanismes générés par les relations circulaires, puis des réflexions plus « modernes » sur les schématisations mentales en arbres, il abordait à ma grande surprise un chapitre sur les structures mentales en réseaux avec de nombreuses représentations graphiques très élaborées. Les objets traités correspondaient au monde culturel moyenâgeux de l'auteur traitant notamment d'Aristote et de théologie. Mais les schémas dessinés avec finesse relevaient de notre conception moderne des réseaux : des ensembles de nœuds reliés entre eux par de nombreux fils, itinéraires en sens multiples. Réseaux : schémas graphiques de l'élaboration de phrases complexes... carte du métropolitain parisien... immenses treillis informatisés de la galaxie Google... colossale structure de notre cerveau avec ces milliards de neurones reliés entre eux par des milliards d'itinéraires. À ma connaissance, la pratique de ces représentations graphiques était inconnue à l'époque de Kircher. Rendons-lui cette justice et déplorons l'absence de critiques objectives et sérieuses de son œuvre. Des nouvelles recherches nous révélant, peut-être, une vision plus objective de l'œuvre du Jésuite.

François Richaudeau in « *Façons de ...* »
Editions Gazette de Lurs 2012

DEUX FONDS REMARQUABLES CONSTITUÉS PAR François Richaudeau

A la date du 27 juillet 2009, par acte notarié, François et Yvette Richaudeau faisaient donation à la Médiathèque d'Herbès de Manosque d'un fond de quelques 1000 ouvrages patrimoniaux traitant de la typographie, de la mise en page et, plus généralement de la « lisibilité ».

La collection de livres patrimoniaux a été constituée, non de façon systématique, mais au hasard de voyages dans des cités historiques comme Florence, Amsterdam, Paris, Lausanne...Hasard, certes mais hasard « orienté » et hasard « orienteur », comme il se plaisait à le dire. « Orientés » car ces achats n'étaient pas motivés par un intérêt spéculatif mais par des goûts culturels ou esthétiques personnels et par ses curiosités professionnelles d'éditeur. « Orienteur », car, par un processus de rétroaction, ces achats, ces découvertes, apparemment fortuites, ont souvent conduit François Richaudeau à approfondir ses connaissances dans les domaines concernés et, parfois même, à les remettre en question.

Quatre acquisitions qu'il commenta, lors d'une visite de sa bibliothèque par un groupe de compagnons de Lure, illustrent bien ce double processus :

- « *La Somme Théologique* » de Thomas d'Aquin, incunable imprimé à Strasbourg en 1474, peu après l'invention par Gutenberg de l'imprimerie à caractères mobiles, qui garde encore, dans sa mise en page et ses lettrines dessinées à la main, toutes les caractéristiques d'un manuscrit médiéval.

- *Une Bible* imprimée à Strasbourg en 1481, qui comporte encore des lettrines et des « pieds de mouche » dessinés à la main mais qui présente déjà une mise en page extrêmement moderne, avec un texte principal au centre de chaque page en caractères moyens et de larges marges blanches qui reçoivent des commentaires en caractères plus petits. En quelque sorte une mise en page « à la suisse », ce qui plaisait beaucoup à son acquéreur, particulièrement irrité par les notes en fin de vo-

lume ou, pire encore, en fin de chapitre, dans nos ouvrages modernes.

- « *La Chronique de Nuremberg* » (1493), premier grand livre illustré, à la mise en page complexe, avec page de titre et index alphabétique détaillé, facilitant ainsi le parcours de l'œil lisant et cherchant.

- Enfin, quatre ouvrages publiés au XVIIIème, remarquables par leurs qualités formelles-typographie, mise en page, illustrations et signés d'un certain Athanase Kircher, dont l'un intitulé « *Artis Magnae scientis sive combinatorie* » développe le processus cognitif comme réseau, dans une combinatoire non linéaire, où François Richaudeau voit une sorte d'écho à ses recherches sur le processus de lecture, qui, loin de suivre l'ordre linéaire des mots, va de noeud à noeud de sens au travers du réseau du texte.

Dans le même temps, était confié, par les mêmes donateurs, à la Bibliothèque Pédagogique de Sisteron, un fonds de livres plus récents portant sur la pédagogie de la lecture, la plupart étant à la signature de François Richaudeau et une collection de grandes affiches traitant de la typographie et des situations de lecture. Plus récemment, enfin, par un heureux hasard, c'est un des ex président des Rencontres Internationales Typographiques de Lure et des Rencontres Photographiques de Pierrevert, près de Manosque, le fameux photographe et directeur artistique Peter Knapp, qui a déposé son fonds d'ouvrages professionnels à ce qui était devenu entretemps « L'Espace Pédagogique et Patrimonial François Richaudeau de Sisteron »

On voit bien qu'un tel fonds, mérite d'être la base d'un vrai projet d'enrichissement, de recherches universitaires et d'animations variées.

Pourquoi pas un colloque international sur l'apprentissage comparé de la lecture, en collaboration avec L'École Internationale de Manosque, dont a toujours rêvé François.

Alain LE MÉTAYER



La Gazette de Lurs Rédaction
06 30 81 92 73
gazettelurs@orange.fr

Espace pédagogique et Patrimonial
François RICHAUDEAU
Es.Pa.S - 45 place René Cassin
04700 SISTERON

16 | bibliothèque-pédagogique-richaudeau.org

Les amis de la Gazette

Pour nous donner votre sentiment à propos de la Gazette, nous communiquer les adresses d'amis à qui l'envoyer, la recevoir par internet en nous envoyant votre adresse mail, nous aider financièrement en adhérant à l'association de la Bibliothèque Richaudeau ou en faisant un don.

Rédacteur en chef
Jean-Marie KROCZEK

Comité de rédaction
Yvette RICHAUDEAU
Jean-Marie KROCZEK
Alain LE MÉTAYER
Dominique GRANDPIERRE